

PRISONS

N°

les taulards ont la parole

l'expo-journal n°5

Maison de la Culture de Grenoble Animation Sciences Sociales

5



Il y a un an, un grand journal du soir a réuni les articles parus dans ses colonnes sur les prisons. Sur une trentaine d'articles ou d'extraits, un seul est dû à la plume d'un ancien détenu, quelques autres citent des prisonniers, mais la matière de base de ce dossier, c'est le spécialiste pénitencier ou pénal qui la fournit. Sans doute, le niveau d'instruction étant très bas dans la population pénale, peu de détenus sont capables de maîtriser correctement l'expression écrite. Mais l'absence des prisonniers dans le discours sur les prisons a d'autres raisons.

Le silence était encore de règle il y a peu dans les prisons. Plus profondément, il y a toujours une espèce de scandale à laisser s'exprimer publiquement un détenu car la prison n'est pas simplement l'incarcération mais aussi l'exclusion sociale, peine qui est implicitement contenue dans la condamnation. Cette exclusion est-elle encore défendable ? Parce que nous en doutons, à l'occasion de la venue à Grenoble de l'exposition réalisée par la C.I.M.A.D.E. (Service oecuménique d'entre-aide) et l'A.R.A.P.E.J.. (Association réflexion prison-justice), nous avons choisi de donner la parole aux taulards. Ce dossier veut être une occasion de découverte, de réflexion pour que cesse le silence et le rejet dont ils sont victimes. D.L.

est-ce qu'on peut...?

Est-ce qu'on peut dire la prison ?...

Est-ce qu'on peut dire le silence, est-ce qu'on peut dire les larmes lentes et secrètes après l'extinction des feux, parfois, est-ce qu'on peut dire l'amitié des voyous et des assassins, des voleurs, est-ce qu'on peut dire la détresse, la fierté, la superbe des vieux caïds enfermés, qui répètent inlassablement la litanie de leurs exploits passés, ou qui n'en parlent jamais, est-ce qu'on peut dire l'attente et le temps, est-ce qu'on peut dire le claquement quotidien des barres de fer sur les barreaux, quand les matons en effectuent la sonde, est-ce qu'on peut dire Monsieur le Directeur j'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance, est-ce qu'on peut dire Goldman avocat, Goldman parloir, Goldman extrait, Goldman dentiste, Goldman échange-fouille, Goldman passager-hôpital, Goldman visite médicale, Goldman prétoire, est-ce qu'on peut dire les femmes qu'on regarde du fourgon cellulaire, et qui tordent le plexus de douceur, de douleur, est-ce qu'on peut dire les revues pornographiques je veux pas oublier comment c'est fait un sexe de femme, est-ce qu'on peut dire la terreur de l'absence progressive de désir, d'érection, est-ce qu'on peut dire les avocates, bonjour maître, elle a un sexe sous sa robe, est-ce qu'on peut dire l'excitation des transports au Palais, avec escorte spéciale, réservés aux prévenus considérés comme dangereux, est-ce qu'on peut dire le regard des gendarmes, c'est un tueur, est-ce qu'on peut dire le regard des autres détenus, est-ce qu'on peut dire SHS, HS, MS, AS, DPS, Super Haute Surveillance, Haute Surveillance, Moeurs Spéciales, A Surveiller, Détenu Particulièrement Signalé, est-ce qu'on peut dire les durs qui reviennent du parloir brisés, éteints, silencieux, parce que leur femme ne viendra plus, est-ce qu'on peut dire les portes des cellules qui retentissent, la nuit, sous les coups furieux d'un détenu affolé qui n'en peut plus, est-ce qu'on peut dire les pendaisons, est-ce qu'on peut dire y'en a un qui s'est accroché il est mort en déchargeant, est-ce qu'on peut dire les promenades, est-ce qu'on peut dire les dimanches et les jours de fête, pas de courrier, pas d'avocats, pas de parloirs, rien, est-ce qu'on peut dire les matons, la haine et la sympathie, le mépris, l'estime, la méfiance, est-ce qu'on peut dire chef ça va pas en ce moment je deviens fou, est-ce qu'on peut dire l'amère chaleur et la chair de poule de ces misérables dialogues qui consolent, le soir, au moment de la fermeture des portes, après le courrier, avant la nuit, est-ce qu'on peut dire descendez de la fenêtre non j'ai le droit de respirer, est-ce qu'on peut dire la prochaine fois que j'vous prends à parler au tuyau j'vous aligne, alignez-moi si vous voulez vous voulez peut-être que je parle aux murs, est-ce qu'on peut dire le sang qu'on va donner quatre fois par an pour boire un quart de vin et respirer l'odeur des femmes, des infirmières, est-ce qu'on peut dire les cellules de Super Haute-Surveillance, l'isolement, la solitude ? Est-ce qu'on peut dire la solitude ?

Est-ce qu'on peut dire la saveur insipide de toute nourriture, y compris celle qui vient du colis annuel, est-ce qu'on peut dire la saveur carcérale du caviar, des mangues, des figues, du foie gras, des langoustes, du chorizo, du fromage aux fines herbes, leur goût de prison ?

Est-ce qu'on peut dire les histoires de voyous ?

Est-ce qu'on peut dire il a dit à l'autre c'est vrai t'es un homme je vais pas te gifler on gifle pas les hommes je vais juste t'en filer une dans le chignon et il lui a tiré une balle de 45 dans la tête et là-dessus ça a duré des années y a eu je sais plus combien de morts t'as compris toi tous ces colis (ces morts) pour une frangine avec les macs y a toujours des embrouilles ?

Est-ce qu'on peut dire j'étais juste venu pour discuter il m'a filé des coups de crosse sur la tronche il m'a insulté j'me suis cassé j'ai été m'enfourailler j'suis revenu et j'les lui ai données (je l'ai tué) j'pouvais pas laisser ça comme ça il m'avait mal parlé le pire c'est qu'il était un brave garçon (un homme, un vrai voyou) c'est la vie ?

Est-ce qu'on peut dire cet enculé il est mort comme un enculé ils lui ont cassé les dents à coups de crosse il était à genoux ils lui ont mis le calibre dans la bouche comme un vié (une verge) et il pleurait l'enculé il s'est mangé tout un chargeur ?

Est-ce qu'on peut dire les chansons de taulards ?

Est-ce qu'on peut dire mort aux vaches mort aux condés vivent les enfants de Cayenne à bas ceux de la Sûreté pas de chance pas de pitié pour tous les enculés qui nous ont enfermés, est-ce qu'on peut dire c'est un bateau qui part pour Tataouine il est chargé de nombreux malheureux, est-ce qu'on peut dire il voit se dresser l'échafaud il voit dans le jour qui se lève briller le sinistre couteau l'Apache va payer de sa tête sa dernière heure vient d'arriver pendant qu'on lui fait sa toilette le remords le fait frissonner, est-ce qu'on peut dire dans une sombre prison aux murailles noircies un groupe de prisonniers lentement tourne en rond ils ont la tête basse sous l'habit d'infamie, est-ce qu'on peut dire j'ai le cafard il est là qui me perce comme avec un poignard, est-ce qu'on peut dire toutes les belles dames pleines de perles et d'atouts quand elles nous croisent ont des airs méprisants oui mais demain peut-être ce soir dans nos musettes elles viendront nous voir elles guincheront comme des filles en s'enroulant dans nos quilles, est-ce qu'on peut dire m'sieur le docteur est-ce grave ma blessure oui j'comprends y a plus d'espoir le coupable j'en sais rien j'vous l'jure c'est l'métier la rue le trottoir le coupable au fait j'vais vous l'dire c'est les hommes avec leur amour, est-ce qu'on peut dire opium poison de rêve, est-ce qu'on peut dire c'est toi seul que j'préfère maintenant dit-elle en lui mordant les lèvres jusqu'au sang et mordu par le venin du mal il succomba c'était fatal il quitta lâchement l'atelier les amis sa vieille maman dans les bouges maintenant il joue avec des filles des voyoux, est-ce qu'on peut dire c'est aujourd'hui dimanche tiens ma jolie maman voici des roses blanches ?

Est-ce qu'on peut dire j'vois pas pourquoi les caves qu'ont d'la monnaie ils peuvent aller s'la faire belle aux Bahamas à Acapulco et pas moi et moi si j'vais au charbon j'pourrais juste me payer des vacances à Drancy alors j'préfère faire le voyou même si j'passe une bonne partie de ma vie au trou vous comprenez chef vous avez jamais été aux Bahamas et quand vous aurez la retraite vous irez à la pêche et rideau ?

Est-ce qu'on peut dire ce mec il a fait la guerre d'Algérie il est plein de bananes soi-disant qu'il avait des couilles comme des ananas dehors c'était plein de roulade ça défourailait à tout va seulement quand il s'est fait serrer par les condés il s'est mis à table il a jeté ses amis ces mecs-là ils veulent pas s'les manger les années de ratière alors ce lascar il a des couilles au cul mais c'est pas les siennes ?

Est-ce qu'on peut dire au placard vaut mieux pas que tu bandes pour une frangine parce que là c'est terminé la prison tu te la fais double et tu finis par barrer en couilles ?

Est-ce qu'on peut dire la Veuve ?

Est-ce qu'on peut dire il marchait toujours au pas de la Légion quand on le voyait on avait l'impression d'entendre la fanfare du 1er Etranger, est-ce qu'on peut dire il parlait toujours de Dieu, est-ce qu'on peut dire ça y est ils les ont raccourcis ce matin l'autre aussi paraît qu'ils sont morts comme des hommes, est-ce qu'on peut dire l'air des matons, rassasié et gêné, comme des honnêtes gens après l'éjaculation dans la couche d'une putain, est-ce qu'on peut dire Chef c'est vrai qu'ils y ont passé ce matin oui tous les deux vous allez à la douche maintenant ou après la promenade, est-ce qu'on peut dire tu demanderas à ton bavard qu'il te raconte tout de A à Z c'est vrai qu'ils te laissent pas finir la cigarette ?

Est-ce qu'on peut dire elle savait que j'avais un flic sur la soie (que j'étais recherché pour le meurtre d'un flic) elle m'a dit si je pouvais je te cacherais dans mon ventre on était en train de baiser si je prends la tête (si je suis condamné à mort) quand je serai devant leur enculée de machine je penserai à ce qu'elle m'a dit et je partirai sans tristesse l'avocat général aucune femme lui dira jamais ça, est-ce qu'on peut dire Pierrot le proc a demandé la tête j'ai fait mon paquetage ce soir je serai à la Santé je te laisse mes papiers personnels tu les enverras à l'avocat, est-ce qu'on peut dire le maton il avait pas déboulé la grille je pouvais même pas faire la bise à X quand il a refermé la lourde le maton j'ai pleuré ça faisait une éternité que j'avais pas pleuré ça coulait tout doucement, est-ce qu'on peut dire Pierrot j'ai pris perpète je suis heureux quelle embellie (quelle chance) ?

Est-ce qu'on peut dire te casse pas la tête ça passera tout passe ?

Pierre Goldman, Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France, Paris, Seuil, 1975.

vivre en taule.. vivre en taule.. vivre en

un jeune algérien en taule

M. est né en France, il y a 20 ans. Son père et sa mère ont 13 et 16 ans lorsqu'ils viennent en « métropole » travailler dans la ferme d'un colon d'Algérie. Ils se marient : Deux garçons, trois filles. M. est l'aîné. Scolarité catholique. Incarcéré à 19 ans pour vols. Il y restera 18 mois avec une hantise : l'expulsion. D'où l'importance de son discours incessant sur son identité, sa place ou son exclusion, son corps qui proteste.

8 septembre

« Je ne sais vraiment plus où mettre les pieds, mais il faut que je garde un bon moral. Il faut que je lutte contre ces idées noires qui me hantent au fil des jours. Je suis passé au prétoire et j'ai écopé d'une peine de quatre jours ferme (de mitard). Un silence règne dans cette cellule, un silence qui me rend malade. Je ne vois rien, je n'entends rien, je me sens à l'étroit sous ce plafond pareil à un cercueil. A notre dernière rencontre, nous avons parlé de l'expulsion. (...) Si l'on m'expulse,

Il y a aussi cet amour tourmenté, incertain, violent, pour sa fiancée, car il vit en même temps un drame affectif.

18 octobre

« Cette F.M. me rend malade. Elle m'écrit de moins en moins. Pour mieux dire, elle ne m'écrit plus, et ça, je ne peux pas le supporter. Quand je sortirai, si je ne suis pas expulsé, elle va regretter de m'avoir tant fait souffrir. Je ne cesserai jamais de lui écrire, malgré qu'elle ne me répond pas. Je ne l'oublierai jamais. Je l'aime trop. Si je suis expulsé, il faut à tout prix que je l'emmène avec moi ».

Ses lettres soulignent la longueur de la détention, des procédures et des démarches administratives, dans une alternance intenable d'espoirs, de peurs, d'insécurité, de sentiments d'abandon.

1er novembre

« Je vais écrire au Préfet et lui dire que je demande moi-même à être expulsé. Ce qui me permettra de sortir à la fin de l'année en conditionnelle expulsion. Je ne peux pas attendre jusqu'à l'année prochaine. J'en ai marre, je ne sais plus que faire, je nage, j'en ai marre. Je vais partir en Algérie, dans un pays que je ne connais pas. Car vivre dans un autre pays que celui où je suis né, dans un pays qui a une autre langue, d'autres coutumes, d'autres habitudes, demande beaucoup d'intelligence, d'adaptation de cœur, et de courage. Et tout cela, je ne l'ai pas. Je ne sais même plus ce que je dis ».

M. vient de comparaître devant la commission d'expulsion. Mais l'Administration, dans un sadisme conscient ou inconscient ne lui fera connaître sa décision qu'à la fin de sa peine.

18 janvier

« J'ai un cafard monstre, venez me voir le plus vite possible, car je n'ai vraiment pas le moral ».

11 février

« Je vous écris ces quelques lignes pour vous parler aussi de ma santé qui se détériore au fil des jours. Cette sorte de boule que j'avais derrière l'oreille est revenue. Mardi je vais aller voir le docteur, et je lui demanderai à ce que l'on m'hospitalise, car jusqu'à présent, ils ne m'ont pas encore soigné. Je n'ai pas envie de pourrir en prison. J'ai encore d'autres maladies mais qui ne sont pas de grande importance (...). Quelque chose me dit que je vais être expulsé, et j'en perds le moral ».

11 mars

« Le kyste » est revenu et je suis tous les matins à l'infirmerie. J'ai aussi une

où vais-je aller ? Je serai perdu. Aucune famille, aucune ressource, rien. Je suis né en France, dans un pays moderne, propre, très beau. Bien sûr, je n'ai pas su respecter les lois, mais je ne suis tout de même pas un assassin... ».

13 octobre

« Je ne sais vraiment plus où je suis, je suis perdu. Je languis d'être expulsé pour ne plus rester dans cette prison où je souffre au fil des jours. Ça ne va pas, mais je ne me laisse pas aller, car ça serait le désespoir. Je vais toujours à l'école, au sport. Je languis ».

25 octobre

« Jeudi, M.F. est venue me voir. Elle m'a demandé si ma date de sortie était bien le mois de décembre ou janvier. Je lui ai répondu que normalement, elle devrait être à cette dernière. Mais je me sentais mal dans ma peau, alors je lui ai dit la vérité. (Il veut dire qu'il n'a pas droit à une liberté conditionnelle, car il va passer devant la commission d'expulsion). Elle m'a fait sous-entendre qu'elle ne m'attendrait pas. J'en ai perdu le moral, j'ai écrit à sa mère pour lui demander de la raisonner. Passons à autre chose... ».

11 novembre

« J'ai changé d'avis : tout le monde me dit que je ne serai pas expulsé. Je commence à y croire, ou plutôt je ne veux plus croire que je serai expulsé, car ma famille a besoin de moi et moi besoin d'eux... Comprenez-moi, ma famille a besoin de moi, et par ma faute, ils souffrent. Et le seul médicament qui les guérira, c'est que leur fils, dès sa libération, prenne place dans la société et ne me dites pas que je rêve un peu trop... ».

côte qui me fait très mal. Mais je serai bientôt guéri car l'infirmerie s'occupe de moi avec beaucoup de gentillesse. Quand je suis malade mon corps tremble de peur, et quand arrive le soir, j'appelle ma « mère ».

20 mars

« Eh oui ! j'ai eu 20 ans ! »

5 avril

« Tout va très mal de mon côté, surtout au point de vue « santé ». Mon oreille n'est toujours pas guérie et j'en ai marre. Cela fait plus de quatre mois que ça dure, mais je suis toujours malade. J'ai complètement perdu le moral, car je pense trop, et je suis impatient de recevoir une réponse du ministère de l'intérieur. Je suis un « ballon » qui passe de mains en mains et qui ne s'arrête pas. Je m'en irai avec la haine et je reviendrai avec ».

A cause des démarches engagées pour obtenir un sursis à l'expulsion, M. prend conscience de l'histoire de sa famille. Son père a servi dans l'Armée Française, l'un de ses grands-pères a combattu en 44-45.

6 mai

« La France s'est bien servi de ma famille, et cela est une page de tournée, une page qu'il faudrait étudier et non pas la laisser parmi des milliers de feuilles ».

19 juin

« Je n'ai toujours pas de réponse en ce qui concerne mon expulsion. J'en ai marre, marre, marre. Je suis sur les nerfs toute la journée et je ne me

contrôle même plus. Je suis un « ballon » que l'on envoie d'un côté à l'autre mais qui n'arrive jamais au but. Il ne me reste que 50 jours, d'après mes comptes, mais je n'ai même plus la force, le courage de lire un livre, de dessiner, et c'est tout juste si je ne me force pas à écrire ».

17 juillet

« J'étouffe, il fait très chaud, et il m'est très dur de trouver le sommeil ».

M. a été expulsé de France au terme d'une détention de 18 mois. Il est, paraît-il, chômeur en Algérie. Sa famille est demeurée à Grenoble. Sa mère d'abord, puis son père ont des problèmes de santé. Lui-même garde son kyste à l'oreille.

Varces, le 15 décembre 1978

Petite soeur,

Je t'écris de ma cellule. Il est 19 heures. Quelle catastrophe ! J'imagine que vous êtes tous effondrés. Il y a de quoi. Maman a dû pleurer toutes ses larmes en apprenant la nouvelle. Et Papa, lui, des cris, des menaces, et puis après ça, le silence. Plus un mot, je connais. Complètement fermé mais un peu triste. C'est un tendre je le sais.

Et toi soeurette, est-ce que tu tiens le coup ? Vous devez m'en vouloir un peu de vous avoir fait ça. Les voisins, le quartier, c'est la honte ! Ils ont dû lire les journaux, écouter la radio. Les langues vont aller bon train, comme toujours. Tous les copains ont dû tomber à la renverse. Cette photo que l'on a prise de moi. J'ai une gueule d'assassin. C'est un peu ma faute aussi. J'aurais dû y penser et essayer de sourire mais je n'étais vraiment pas en état.

Voilà, j'ai tout fichu par terre.

Est-ce que G. tiendra le coup. Je vais lui écrire pour lui proposer de rompre. D'ailleurs, tu verras, les parents n'accepteront pas qu'il en soit autrement. C'est une fille très bien, tu le sais, mais elle a des principes. Et puis, je ne peux gâcher sa vie. J'en ai peut-être pour des années ; crois-tu qu'elle attendrait ? Je ne peux pas lui demander ça. Je crâne, parce qu'au fond j'ai mon cœur qui éclate. Mais en regardant les choses en face...

Qu'est-ce qui m'a pris. Je suis incapable de le dire, ce serait trop long à expliquer. Je dois dire que je suis un peu dépassé. Je vis dans un état second. En fait, je crois que je n'ai pas encore vraiment réalisé, et quand je commencerai à y voir clair, je me demande comment nous allons en sortir.

D'après les policiers, c'est grave. J'ai passé de très mauvais moments là-bas. Pourtant je me suis accroché, mais pas longtemps. J'ai quand même réagi, car si je m'étais laissé faire tous les crimes du monde me tombaient sur la tête. Avec le Juge ça s'est pas mal passé. Mais quand je suis allé chez lui, attaché comme une bête, un moment j'ai failli tomber dans les pommes, je n'avais pas pu manger depuis près de quarante huit heures (la boule à l'estomac). Ce qui fait qu'en arrivant à l'instruction j'étais sonné, vidé, et je n'ai pas pu prononcer un mot. J'ai désigné Maître I. J'espère qu'il va venir me voir rapidement.

Il continue de neiger et le froid qu'il fait dehors te glace les os. La promenade a été d'une tristesse ! J'étais désemparé, on me regardait comme une bête curieuse. Plutôt distants les gars et peu sécurisables. On t'observe et on attend que tu fasses le premier pas. Remarque je n'ai pas envie de parler. Et puis je ne sais rien, on ne te dit rien. La porte s'ouvre à la volée, tu ne sais pas sur quel pied danser : « Allez dépêchez-vous » et tu ignores où tu vas.

Je vais avoir besoin de pas mal de choses mais pour l'instant je n'ai pas la tête à ça. Est-ce que tu pourras venir me voir. Je t'expliquerai certaines choses. Il y a les traites de la Kawa et je voudrais que tu ailles voir mon patron. J'ai des affaires personnelles là-bas. C'est un brave type mais je me demande s'il comprendra.

Je te laisse. Vas embrasser Maman et serre-la fort dans tes bras. Tu es par-dessus tout ma soeur chérie.

l'expo-journal n°5

Cet expo-journal a été tiré à l'occasion de la venue à la Maison de la Culture de Grenoble de l'exposition « La prison dans la ville » réalisée par la C.I.M.A.D.E. (Service oecuménique d'entraide) et l'A.R.A.P.E.J. (Association réflexion-justice) et de l'ensemble des manifestations organisées sur le thème des prisons par la Maison en collaboration avec le Groupe multiprofessionnel sur les questions pénitentiaires de Grenoble.

Maison de la Culture de Grenoble
4 rue Paul Claudel - 38100 Grenoble
Tel. 16 (76) 25.05.45.
Direction : Bernard Gilman
Animation Sciences Sociales :
Dominique Labbé

Conception graphique et mise en page :
Brigitte Devaux et Bruno Picconi
Crédit photos Arnaud Boisberranger.
Composition : Nicole Chevron
Imprimerie Maison de la Culture / Grenoble
Tirage : 1500 exemplaires.

Le soleil est parmi nous lourd et étouffant. Il ne me reste plus qu'à m'allonger et me laisser aller dans mes pensées imaginaires. J'ai le cafard. L'angoisse me bloque la gorge et m'étouffe de tout mon être. J'ai mal dans le plus profond de mon corps. Je la sens s'accrocher comme une liane. Elle m'agrippe jusqu'aux os.

Pourquoi cette angoisse à cause du soleil. Ici, il n'est qu'infâme. Il nous caresse l'âme de ses rayons épineux. On ne sent que sa lourdeur. Le peu d'air qui ose s'infiltrer jusqu'à nous n'est plus que de la vapeur qui s'écoule sur nos murs. Notre corps est moite et l'humidité accentue l'odeur habituelle de notre cage.

Le soleil rend moins monotone notre prison. Notre châtement n'est que plus cruel et notre force physique et morale n'est plus que pourrissement. Le soleil appartient à la liberté et non à la captivité. Je hais donc sa venue, sa couleur me brûle les yeux et les rayons qui transpercent mon corps ne sont qu'une souffrance.

J'ai 28 ans et je connais la prison depuis belle lurette. Je suis ici pour 12 mois, ce qui fera au total six années d'emprisonnement depuis ma tendre jeunesse. J'ai eu de belles embellies comme j'ai eu la poisse, mais la Prison a toujours été ma compagne depuis que j'ai quitté la ligne droite, elle me colle au train, fidèle à tous les rendez-vous, fidèle comme une chienne en rut. J'ai beau éviter de marcher dans la merde, de passer sous une échelle, de m'enfuir devant un chat noir, je n'arrive pas à l'exorciser. Je n'ai jamais sur le mode d'emploi de la vie.

Je crois que cette fois-ci je m'enfoncé dans le gluant de la chose. Plus ça va, plus je vois que j'en ai marre. Je tombe pour de la mouscaille où l'alcool m'a entraîné.

Je regarde à travers les barreaux les autres détenus qui tourment dans la cour (ceux qui ont la vue de l'autre côté ne voient qu'un autre bâtiment et des fenêtres grillagées). Moi, j'ai de la chance, je peux voir les autres détenus qui tourment en s'emmerdant. L'heure sonnée, la porte s'ouvre automatiquement. On se retrouve à plusieurs. Nous descendons les escaliers en parlant. La cour nous accueille, toujours aussi monotone. Son grillage nous entoure et la marche commence.

Combien de kilomètres j'ai parcouru dans cette courette avec d'autres détenus, où mon esprit fatigué s'était grisé de leurs histoires tant répétées ? Combien de fois j'ai levé la tête vers un coin de ciel bleu pour y voir passer mes souvenirs oubliés ?

Je vivais dans une famille nombreuse : deux frères et deux sœurs, dont j'étais le troisième. Mon père était serrurier. Ma mère s'occupait du ménage familial. L'entente était normale, à part quelques engueulades. J'ai quitté l'école après avoir raté de peu mon C.E.P. J'ai commencé à travailler comme coursier à l'âge de 15 ans, après m'être tant fait seriner qu'il était temps que je travaille. J'étais fier de ramener un peu d'argent à la maison. Ma mère avait ses préférences. Moi, je me situe comme étant le moins aimé car je commençais à avoir des relations douteuses. Je connaissais énormément de camarades, connaissances dues à l'école et surtout au quartier où j'habitais. Dans ces H.L.M. les relations se font vite.

J'étais un peu tête brûlée. Mon caractère était renfermé, ronchon et hargneux. Je m'apercevais que des camarades avaient plus de chance que moi, comme d'avoir un vélo, une mobylette ou des habits plus chics. Moi je ne possédais que le minimum. L'argent de poche était dérisoire. Qui n'a pas eu la main malheureuse envers le porte-monnaie de ses parents ! J'économisais sur les courses, ma mère me donnait de l'argent pour l'avoir aidée dans son ménage. Je prenais dans les poches de ma grande sœur et de mon père. Je croyais avoir le droit vu que j'en ramenaiss aussi de mon travail.

Mes parents commençaient à se disputer, car mon père ramenait de moins en moins d'argent. Ma mère était obligée de faire des ménages pour améliorer la situation financière. Mon père rentrait de plus en plus tard, parfois ivre, il en avait marre de travailler pour nous, ces «bons à rien qui mangent à sa sœur». Les scènes de ménages se succédaient. Combien de fois je restais éveillé pour ouvrir la porte que ma mère fermait quand mon père rentrait à des heures tardives ! Je ne pouvais pas le laisser dans le couloir. Les voisins rouspétaient et mon père en profitait pour leur faire juger ma mère.

J'ai commencé à préférer la compagnie de mes camarades de dehors, plutôt que de rester voir ma mère pleurer et mon père en colère. Je fréquentais des amis qui avaient une aisance financière. Par les confiances amicales, j'arrivais à savoir la raison de leur aisance. Ils volaient leurs parents et certains, plus téméraires, aller «casser».

Prendre de l'argent là où il y en a le plus, moi qui travaillais pour une somme benigne, j'étais attiré vers cette solution qui me paraissait dangereuse, mais encourageante. Si eux y arrivaient, pourquoi pas moi ? J'ai appris à connaître les ficelles de ce métier. J'ai formé ma propre équipe. J'étais devenu un délinquant vicieux et instinctif.

On s'offrait des petits bonheurs avec cet argent volé. Je faisais de petites folies telles que m'habiller, les sorties de cinéma, les fêtes foraines, la mobylette, etc... J'étais content e cette jeunesse un peu troublée. J'ai quitté mon emploi très vite. Les journées de ce travail m'harassaient et m'empêchaient de m'amuser. Je trouvais la vie très belle.

Maintenant le silence est total. Je veux dire que les bruits faits par les gardiens se sont tus. La vie secrète de cette maison reprend.

Si dans une cellule éloignée, un prisonnier se met soudain à gémir, le silence n'est pas rompu en vérité, bien qu'on distingue jusqu'aux nuances extrêmes de la plainte anonyme. La nuit tombée, chacun se trouve face à soi-même. On plonge dans ses occupations futiles pour ne point se faire grignoter par nos pensées. D'autres s'évadent dans la lecture d'un livre quelconque. Il arrive souvent qu'ils calent au bout de quelques pages pour se laisser vivre dans des souvenirs lointains et regrettés. La nuit, moment où nous autres nous lâchons nos pensées dans son obscurité, mais parfois elles errent affolées le long des grilles. Elles cherchent une issue pour s'évader, puis impuissantes et vaincues face à une espérance impossible, elles vont mourir dans un coin. Nos pensées aussi deviennent monotones. Elles n'y croient plus.

Les matins sont flous et attristés. Une tristesse s'installe en moi, elle m'empêche de respirer et j'ai mal à l'âme pour un bon bout de temps. La liberté frôle les alentours de ma prison. Elle semble me narguer involontairement. J'imagine ses richesses, je cherche à l'atteindre, mais je suis impuissant. Il faut replonger dans le châtement après avoir goûté un trop court instant du bon vent de la liberté.

Novembre. Le jour se lève lentement sur le silence de la prison. Ma nuit a été longue, interminable. Je vais dans quelques instants faire face à la liberté que j'ai tant attendue. Mon coeur voudrait déjà l'absorber entièrement, mais elle est immense et mon pauvre coeur porte encore sur lui les angoisses et les journées amères de ma détention. La porte s'ouvre devant moi et un souffle de liberté me fouette le visage comme une caresse provocante. Mon coeur palpite fortement et mon âme me secoue. Mes membres reprennent force et courage.

J'ai enfin devant moi le bout de ma liberté. Je n'apprécie pas encore sa beauté réelle, mais chaque pas me la fera découvrir. Je marche sans me retourner. Je fuis la prison et ses pauvres hommes. Je dois chasser cette existence où j'ai vécu. Mes yeux se nourrissent de paysages nouveaux. Les regards semblent porter sur moi une interrogation. Je me sens drôle et étranger à la fois. On dirait que l'on porte des traces et que notre passage est éclairé par une auréole. Les gens sont méchants et ils ne savent pas se faire juges. Il faut qu'ils sachent que nul n'est à l'écart d'un emprisonnement.

Le train m'attend et va m'aider à traverser la liberté. Je m'installe près de la fenêtre. Je contemple ce paysage qui défile à mes yeux comme un film sans fin. C'est vrai que la liberté est belle. L'espace est indéfinissable. Le roulement saccadé du train suit le rythme de mon coeur et tout se mélange avec les joies profondes et les retrouvailles qui m'attendent.

Je retrouve ma ville. Je marche dans la foule. Il y a tant de monde, tant de visages, que la tête me tourne. J'approche de chez moi. Je reconnais ma rue et ses habitants qui me regardent comme un intrus. Rien n'a changé. Ce portail m'invite à le pénétrer, ouvert, béant pour m'avalier. Je m'y engouffre avec allégresse. Les escaliers. Je les monte quatre à quatre ces escaliers que je montais et descendais tant de fois, libre comme le vent. Ils me transportaient dans ma jeunesse. Voilà la porte de chez moi. Elle me semble si petite et si fragile ! Je n'ose pas frapper. J'écoute les murmures qui résonnent dans le couloir. Qui viendra-t-il le premier ? Ma mère ? Mon père ? Mon frère ou ma sœur ? Je frappe. Qu'elle est cette joie qui pousse mon coeur à battre de plus en plus fort ? Cette joie de revoir un visage aimé, ceux qui font partie de ma vie, de ma liberté. J'attends immobile devant cette porte interrogative. Voilà qu'elle s'ouvre doucement et méfiante. Ce visage m'est inconnu. Cette voix m'est «étrangère». Cette voix m'apprend que ma famille n'habite plus là et qu'elle a déménagé. Je ressens une secousse jusqu'au plus profond de mon âme... Je redescends les escaliers silencieux et attristés. Je retransverse ce portail qui m'a guidé vers une déception. Je regagne la rue pensif et le coeur doulou-

Détenu C.....
Cellule n°465
Ecroû n°6750

Varces, le 8 octobre 1978

Monsieur le Directeur
Maison d'Arrêt de Grenoble

Monsieur le Directeur,

Au moment de mon départ, comme le veut l'usage, j'ai demandé que l'on préparât ma note. A ma grande stupéfaction, il m'a été répondu que je n'avais rien à payer : «j'étais l'invité de la maison». Jugez de ma confusion ! Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude !

Séjourner, sans bourse délier, six mois durant dans un établissement de cette catégorie, situé dans une région touristique où le climat, bien qu'un peu frisquet, est recommandé comme des plus salubres, c'est plus que je n'en demandais et je ne suis pas prêt de l'oubier !

Je profite de cette lettre de remerciements pour vous dire combien j'ai été impressionné par vos installations et l'organisation qui y règne. Non seulement elles se trouvent dans une propriété très agréable - preuve en est que les pensionnaires n'arrêtent pas d'y faire de longues promenades - mais, de plus, l'endroit est fort bien clôturé et admirablement gardé. Vous avez bien raison, il faut se méfier des rôdeurs ! J'ajoute que la coquette petite chambre que j'occupais donnait sur le parc, et son confort m'a paru relativement satisfaisant. Un petit détail encore : durant tout mon séjour, j'ai cherché en vain le robinet d'eau chaude ! Introuvable... De deux choses l'une : ou je suis d'une incurable distraction, ou l'architecte a commis là une impardonnable omission ! Par contre, pour ce qui est de la qualité de la construction, c'est du solide ! N'ayez aucune inquiétude de ce côté-là !

Il y a tout de même deux ou trois petites choses sur lesquelles je crois bon d'attirer votre attention. Le lendemain de mon arrivée, j'ai attendu que l'on vienne faire mon lit : ne voyant pas apparaître la femme de chambre - elle doit être débordée, j'imagine - je l'ai fait moi-même. Sans doute en a-t-elle déduit que je préférerais me débrouiller seul. Le fait est que je ne l'ai jamais vue !

Par contre, une chose à laquelle il serait souhaitable d'apporter remède, c'est l'état de l'installation électrique. Tous les soirs, à la même heure : la panne ! Et puis tout à coup dans la nuit, et à plusieurs reprises, ça se rallume. Il doit y avoir un faux contact !

Tout compte fait, ce ne sont là que vétilles ! Il faut souligner que le Chef fait des efforts méritoires pour offrir des menus convenables et variés. Les repas sont servis avec une ponctualité exemplaire !

J'ai remarqué, en outre, combien le personnel - d'une tenue toujours impeccable - était soucieux de notre bien-être, au point de s'inquiéter très régulièrement de notre confort. On serait presque tenté de leur reprocher de faire preuve d'indiscrétion, voire même de curiosité, si, après réflexion, on ne comprenait que c'est seulement pour s'assurer que tout est bien à la convenance des clients !

En somme, à l'exception de quelques petites lacunes, il me faut reconnaître que l'on est chez vous l'objet de toutes les sollicitudes. Par exemple, on peut égarer sa clef ; aucun souci à se faire. Il y a toujours un employé prévenant qui ouvre et ferme les portes.

Exprimez le moindre voeu et, soucieux de préserver la bonne marche de la maison et sa réputation, on vous répond aussitôt : «il faut écrire au Directeur !».

Et c'est ce que je fais, Monsieur, en vous réitérant mes remerciements. Mais je suis au regret de vous informer que je ne pourrai déceimment revenir chez vous à de telles conditions et accepter à nouveau une aussi généreuse hospitalité.

reux. Je ne m'interroge plus. Les mots restent coincés au fond de ma gorge. Cette liberté, je n'en veux pas. Pourquoi m'a-t-on relâché pour me transférer dans un autre monde où je retrouve aussi des déceptions et des angoisses ? Où est cette chaleur humaine que j'attendais ? Cette soif de liberté que je voulais absorber par petites gorgées ? Pourquoi cette souffrance inattendue ? Où se trouve le chemin ensoleillé que mon corps implore ?

J'en ai marre de cette prison ! Elle me ressort par les yeux, par la bouche et les pores de la peau. J'ai envie d'en vomir ! Cette saloperie humaine m'écoeure et son odeur m'enivre d'un dégoût répugnant. J'en crève chaque jour de cette vie où tout se déroule au ralenti. J'en ai mal dans tout le corps de ses bruits perpétuels. Rien ne change dans ce monde !

J'en ai marre de cette cellule où comme un fauve je tourne en rond, escorté par la solitude. Je fais les mêmes gestes que je renouvelle tous les jours tel un pantin désarticulé. J'en ai marre de cette vie infâme. Cette routine cellulaire qui me ronge le corps, consume mes forces, mon courage et ma volonté. Elle m'épuise de jour en jour. Ces épuisements moraux et physiques ont fait de moi un être hargneux et méfiant. Je ne suis plus qu'une révolte nourrie de haines et de remords. J'en crève de ce châtement auquel je dois survivre. J'ai parfois envie de basculer dans l'autre monde pour en finir avec cette vie ingrate. Peut-être que je serai mieux reçu dans ce nouveau monde ? J'en suis à l'impuissance devant cette existence où la liberté m'est interdite. Mes mains souffrent de ce manque de caresses,

mon corps gémit de cette absence de chaleur. Tout mon être devient pourriture et il dérive sur le rivage de l'abandon. Combien de fois j'ai pleuré comme un enfant dans ces nuits sans sommeil ! Car mes rêves tant usés et tant vécus n'ont plus la force de s'évader ailleurs.

Mon désir de liberté est sans frontière. Des routes, des routes à parcourir. Des soleils à n'en plus finir. Des envies de plaisir à partager. De la chaleur humaine à offrir. Mon coeur déborde. Il voudrait semer son trop plein pour y faire fleurir des merveilles. Voir pousser des joies immenses. Recouvrir de verdure les souffrances actuelles. Ici, j'étouffe. Je suis oppressé, je manque d'air et d'espace. J'ai l'impression de vivre dans une boîte. Je manque de paysages nouveaux. Mes yeux sont fatigués de cette couleur maussade que reflètent mes murs, de ces grilles qui m'entourent, de ces uniformes qui m'escortent. Cette cellule qui me garde jour et nuit. Et cette porte qui me domine de son oeil immobile. Cet oeil me guette comme le vautour sa proie. Sans cesse il me regarde, à n'importe quel moment, pendant la sieste, mon repas, mes occupations futiles. Pendant mes nuits sans sommeil. Tenace et fidèle comme un gardien, je n'ose plus le regarder. J'ai l'impression qu'il ricane et épuise le peu de force qu'il me reste pour survivre dans ce monde d'amertume.

Ce soir la nervosité m'entoure et l'éreintement de ma cellule pèse sur mes épaules. Je vais donc te laisser à tes occupations, en espérant que ma bafouille ne sera pas une intrusion et qu'elle ne t'aura pas privé d'un peu de liberté.

jacky

debout dans un pourrissoir

Clac, clac, clac, clac. Deux barres tirées et double tour de serrure... Chaque cellule du quartier est ouverte. Saloperie de merde, faut déjà se lever. What's the time. La vache, il est 7 h. 15 mn. Ça ne va plus, ça. Je dors 12 heures par jour et je m'éveille fatigué... Il est pas possible ce mec. Ouais, ouais, c'est vrai : 12 heures que je dors ! Et, encore, je me retiens. A cette allure je ne ferai pas mes 20 ans de prison, j'en ferai que 10. Gros malin va !

Bon, c'est pas tout ça, faut se lever et amener ton broc au trou de la grille. Pourriture de grille ! Elle ne s'ouvre que pour cette ordure de promenade. Non mais tu les imagines un peu... Ils appellent «promenade» un couloir en béton et grillagé de 7 m. sur 2 m... ce n'est plus de la sémantique c'est de l'escroquerie. Tiens, ce matin, ils me font marrer les éclos... C'est pas eux qui manifestent contre le désert de béton des Q.H.S. N'ont qu'à crever ces cons de prisonniers. Qu'à crever ? Espère un peu... clac, clac, clac, clac. Tiens, quelle équipe on a ce matin ? Hop, un regard style radar... mine de rien, ça peut aller, ce sont pas les pires. C'est déjà ça... Oh fais gaffe Taleb, tombes pas dans le piège : «A chaque visite, quelques paroles bienveillantes coulent de cette bouche honnête et portent au cœur du détenu, avec la reconnaissance, l'espoir et la consolation ; il aime son gardien ; et il l'aime parce que celui-ci est doux et compatissant. Les murs sont terribles et l'homme est bon». Oh, tu me prends pour qui ?

8 h. 15 mn. Juste pour la fameuse promenade. En ce moment, je sors avec Roger Boschetti et Hacène Belkir. Hacène ne sort pas (il est prévenu, sous contrôle psychiatrique. Il a tenté par deux fois de se suicider ces dernières semaines et, pourtant, on le laisse au Q.H.S.). Avec Roger ça boume... remarque je n'ai jamais rencontré de gars avec qui ça ne boumait pas en prison. Ce matin, donc, à deux dans cette mini-courette... 6 pas... demi tour... 6 pas... demi tour avec cet enfoiré de grillage au-dessus de nos têtes. Jamais de soleil. Merde, arrête d'en parler Roger, tu vois qu'ils s'en foutent... Si tu fais la gueule, ils rigolent. Peuvent s'en foutre puisqu'ils rentrent chez eux après. A part nos allés retours de bêtes en cage, nous avons parlé du conditionnement socio-familial. Nous sommes d'accord... c'est ça qui est con... Ben oui, nous ne pouvons plus discuter. Ou alors, très peu.

Bref on se soutient comme on peut pour passer ces deux heures. Retour en cellule. Mais fouille comme à l'aller avant d'y entrer. Tiens,

ils doivent considérer que la situation est calme, ils ne sont que trois pour un détenu. Quand c'est l'agitation, ils sont de sept à dix. En étage, il y en a un pour cinquante. Je bouquine jusqu'à 11 heures. Si tu ne lis pas, tu es partisan de ta propre ignorance. 11 heures, c'est la bouffe... Comme c'est vendredi, c'est de la merde. Du coup, je prends un demi pain avec un litre de lait froid. Et je remplis mon estomac en regardant le mur blanc et en sentant l'adrénaline couler dans mes veines. Roule pour l'ascétisme crispé... Ensuite, c'est là que commencent mes misères... de 11 heures à 12 heures je lis et puis le puit (rigole pas) de 12 h. à 17 h. Le puit c'est la sieste dans laquelle je m'enfonce sans pouvoir m'en empêcher. Pas très naturel... Pas productif à l'usine ce mec. Réveil, donc, à 17 h. Bouffe, 5 minutes après. Repire-que-de-la-merde. Remarque, Fresnes c'est connu pour ses menus rachitiques. Tu n'as pas intérêt à ne pas avoir de sous ici, sinon tu n'as plus de consistance au bout de quelques mois. Et, là, adieu vache, veau, cochon, cheveux et dents. Va mourir. Tu as déjà tâté un ver blanc ? Bon, si tu estimes qu'il a de la consistance...

Vers 18 h., je touche Libé et le courrier après le canard. Ouais, soit je suis maso, soit je maintiens mon self control. Plein de petits actes comme celui-ci et tu apprends à te débarrasser d'une fixation (quoique entre nous ça ne fonctionne pas pour les événements qui te concernent profondément). Après, c'est soit les cours, soit le courrier, soit la lecture jusqu'à 22 h. Ensuite je tourne en cellule ou j'écoute la radio. Après 22 h., ce qui m'intéresse c'est quand Bernard Lenoir nous met du reggae au «pop-Club». Des fois, pas toujours... Oh, Bernard Lenoir, si tu lis ça, tu sauras qu'ici nous aimons ça. Je crois que la différence entre la platitude mortelle de notre quotidien et cette rythmique vont de pair. L'une compense l'autre, quoi. En un sens, cela ressemble à l'harissa que nous mettons à grandes doses dans les plats. Je dis «nous» parce qu'il y en a un tas. Et puis à minuit, je me couche pour m'endormir, un quart d'heure plus tard. Pire qu'un porc ce mec : il bouffe, il dort, il chie, un vrai ténia. Human birth where are you ?

HADJADJ Taleb
Q.H.S. de Fresnes
avril 1978

Taleb Hadjadj, condamné à la réclusion criminelle à perpétuité, est actuellement détenu au QHS de Bourgoin-Jallieu dénommé «la mort lente».

pire qu'un chien

15 juillet 1976 : 10 jours après l'affaire de Lisieux, je fus transféré au Q.H.S. de la M.A. d'Evreux après avoir croupi au mitard de Fleury sans soins.

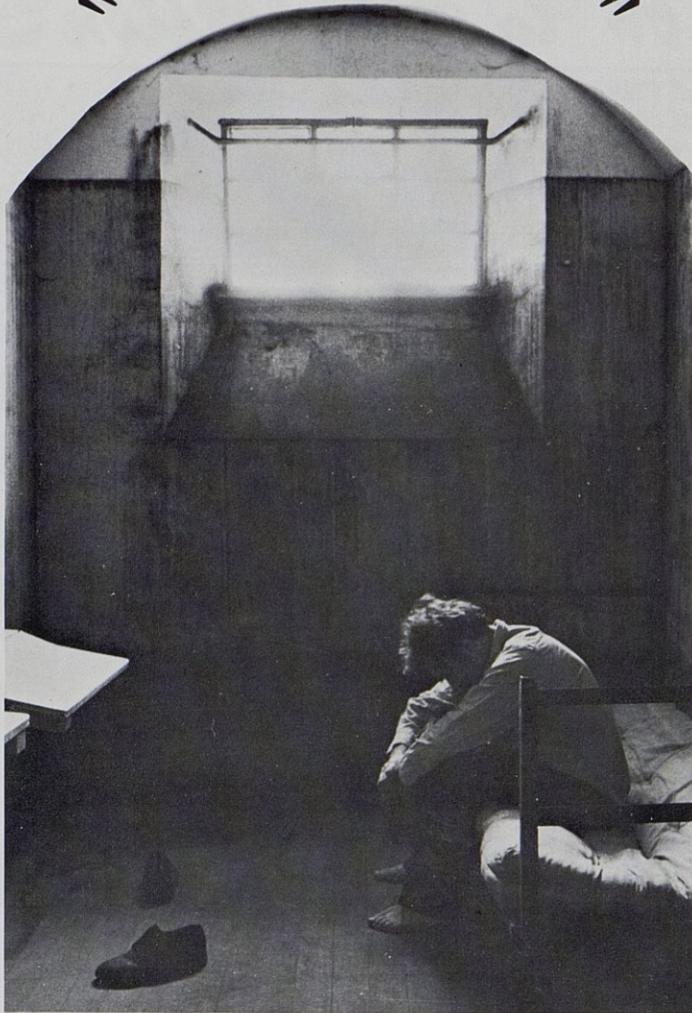
Evidemment je fus passé à la fouille à corps... Mais je refusais de me plier en deux et de tousser «pour me faire examiner le trou du cul», discussion criarde et tout se passa calmement. Je fus placé au sein du Q.H.S., mais sur une courbe, seul, pas de voisin ni à côté, ni au-dessus, ni au-dessous.

Dans la cellule-mitard se trouvait moins que le minimum. C'est-à-dire pas de glace pour la toilette, pas de balayette pour l'entretien, pas d'ustensiles pour manger.

Je fis donc appeler le surveillant-chef : «S'il vous plaît, il me faudrait une glace». «Pour vous couper ? Non, c'est interdit !». «Ben, il me faudrait une balayette». «Pour taper sur les surveillants ? Non, c'est interdit, on va vous donner une serpillère». «Je pourrais peut-être avoir une cuillère et une fourchette ?». «Et puis quoi encore, pour faire comme à Lisieux ? Vous avez des doigts propres, c'est mieux qu'une fourchette !».

Les jours qui ont suivi, je les ai passés à lire, on ne me proposait pas la promenade réglementaire. Les surveillants ouvraient la porte juste pour déposer mon écuelle sur le guichet prévu à cet effet. Aucun

«isolement»



contact verbal, pas de bonjour, ni de bonsoir. Les fenêtres étant munies d'une hotte en carreaux cathédrale ; on n'y voyait même pas le ciel.

Je crus devenir dingue ! Il fallait les voir se relayer au judas pendant le repas pour me voir manger avec mes mains. Leur plaisir fut de courte durée. Le 27 juillet 1976, le directeur me fit appeler au prétoire. On me signifiait 45 jours de mitard. A exécuter de suite. Fouille à nouveau, cette fois plus de chaussures, mais des chaussons faits dans de la couverture.

Je comprenais que ma seule chance était la grève de la faim pour échapper à la destruction psychique. Je décidais donc de l'entamer sur le champ.

Les journées étaient interminables ; j'en avais qu'un matelas la nuit, le reste de la journée, je n'avais que le béton pour m'asseoir car ce mitard était totalement nu. Au bout de 5 jours de grève de la faim, la fatigue se faisait ressentir, je m'allongeais à même le sol, je me suis souvent comparé à un chien, encore lui s'il a un bon maître, il a de la paille dans sa niche, moi, même pas.

On ne m'ouvrait plus que pour me remplir ma bouteille en plastique, d'eau. Et aussi pour le médecin qui venait,

chaque jour, prendre ma tension, voir si je ne renonçais pas, ou attendre la limite pour m'expédier à l'hôpital de Fresnes.

Au bout de 10 jours enfin, on me laissa mon matelas la journée, ce fut fabuleux ce jour-là, je crois que j'ai dormi, dormi énormément. Pour moi, à cette époque de ma vie, le sommeil était mon sauveur, le rêve mon ami. Quand j'ouvrais les yeux, une profonde tristesse m'accaparait, la journée je la programmais au bruit dans la détention.

Evidemment, le suicide me venait à l'esprit, mais j'ai eu assez de volonté pour surmonter ces moments difficiles.

Le 16 août 1976, je fus enfin transféré à l'hôpital de Fresnes en ambulance... J'ignorais qu'au bout du voyage m'attendaient les mêmes types cyniques et lâches.

Je fus placé en salle d'attente dans cet hôpital... Je ne tenais plus sur mes jambes après 20 jours de grève... J'ai vu à cet instant 5 ou 6 surveillants venir m'enchaîner. Je ne sais pas quel danger je pouvais représenter, enfin ! On me demanda mon identité et ensuite l'on me demanda si j'étais dans l'affaire de Lisieux... Je répondis par l'affirmative. Alors, je fus roué de coups et ils me laissèrent sur le carreau.

Daniel DEBRIELLE

Le lendemain je découvre ce qui sera la routine de tous les jours. Une seule sortie de cellule par jour, une demi-heure de «promenade» toujours seul, dans une cour de bitume, avec de hauts murs, en triangle, d'environ 12 m. dans la plus grande largeur et 6 m. dans la plus grande hauteur. Les couloirs sont évacués lors de mes sorties de cellule, aux allers et retours des «promenades». Fouille avant de sortir, fouille au retour. On me passe les repas (immangeables...) par le guichet, sans jamais ouvrir la grille. Toujours des surveillants, je ne vois jamais les autres détenus. Après le repas du «soir», environ 17 h. 30/18 h., fouille de la cellule. Six surveillants ou plus, viennent «fouiller». On me retire tout : couverts, assiettes, vêtements, chaussures, tabouret, etc. Tout sauf les cigarettes. Les surveillants ont des barres d'acier à la main. Ils «sondent» les murs ! Les murs sont peints à la chaux, une égratignure s'y verrait à l'oeil nu... Je vais à la douche une fois par semaine. Seul dans des douches collectives. Je dois me laver sous la surveillance constante des gardiens.

Cela a duré des mois, jusqu'à mon transfert à la prison des Baumettes. Je ne peux voir le jour, je n'entends aucun bruit. Dès les premiers jours, ayant constaté à quel régime je suis soumis, je ne dis plus un seul mot aux surveillants. Je ne dirai pas un seul mot, pas un seul, pendant ces mois. (...)

Dès les premiers jours, mon agressivité commença à s'élever. J'ignorais encore qu'elle irait jusqu'aux limites de la «démence». A ce régime de privation sensorielle très sévère s'ajoutait, je crois, une maladie infectieuse due à l'alimentation de la prison, infecte au-delà de toute expression. Des aliments avariés le plus souvent. (...)

Toujours est-il que l'été était particulièrement chaud : durant tout le temps de celui-ci, j'eus froid, très froid. Je claquais des dents sans cesse (sauf devant les surveillants, bien entendu). Je dormais avec six couvertures doublées, et

j'étais glacé, je tremblais et claquais des dents. J'avais des fatigues, des épouvements terribles, très très épouvements. Puis, j'eus des hallucinations auditives, j'entendais des musiques (du genre «classique», pour les curieux).

C'est donc dans ces conditions que mon agressivité devint extrêmement morbide. Je commençai par être obsédé de désirs de vengeance, d'évasion enfin et surtout le désir obsessionnel d'une arme à feu. Si je l'avais eue, j'aurais fait, que ce soit clair, «un massacre».

Autrement dit, j'étais arrivé en super-condition physique, très équilibré psychologiquement, très sociable (c'est peu de le dire !) et voilà qu'en quelques mois, j'étais aux limites de la folie suicidaire. Voilà que je n'aurais pas hésité une seule seconde, pour trois ans de prison, à tenter une évasion : «n'importe comment», pourvu que j'aie «une chance sur cent mille» (c'est sciemment que je répète ces deux dernières expressions entre guillemets : je les ai souhaitées dans ces termes).

C'est donc dire que l'isolement carcéral, la privation sensorielle rend et accule les gens à l'extrême de leur agressivité. Or depuis peu, à quelques variantes près, l'isolement carcéral s'est développé, s'est généralisé. Il est pratiqué dans toutes les prisons, en plus de l'être désormais dans de nombreux établissements de détention «spécialisés» en cela. Tous les détenus ne réagissent pas par le développement démentiel de leur agressivité aux contraintes de l'isolement. Beaucoup sombrent dans des dépressions nerveuses ou des «maladies mentales» (dont la plus fréquente, on s'en doute, est la «manie de la persécution»). Beaucoup arrivent aux auto-mutilations, aux tentatives de suicides, et quelques-uns en meurent.

C'est véritablement un «assassinat» ralenti (mais tout aussi réel), une atteinte intolérable à l'intégrité mentale des détenus. (...)

Jean-Claude REILLES
C.A.P., mai 1977

une détenue qui exige

Agnès Béothy, incarcérée depuis 7 ans, exige. Une attitude de détenue qui étonne de prime abord mais qui n'est pas nouvelle en ce qui la concerne. Depuis son arrestation, Agnès a toujours refusé les concessions, les atteintes à sa dignité, si infimes et dérisoires qu'elles auraient pu paraître, les injustices fréquentes de l'administration pénitentiaire tant à son égard qu'envers ses codétenues, l'infantilisme carcéral. Elle a toujours refusé de se conduire comme une détenue conforme au modèle en vigueur dans les prisons de femmes, celui d'une femme soumise, docile, passive.

Rien d'étonnant donc, après son entrée en condamnation à la centrale de Rennes, à ce que Mlle Mercier qui en est la directrice, ait décidé son maintien en isolement, après le passage habituel, pour trois mois d'observation, au centre dit «d'accueil» où les détenues sont isolées à leur arrivée.

«Mon amie Claudine est à l'isolement depuis octobre 1976, une autre depuis décembre 1977 : j'y suis depuis juin 1977», écrit Agnès.

Seule en cellule 23 h/24, seule en cour de promenade (15 pas sur 6). Interdiction de parler (même si la loi du silence se viole par les cris aux fenêtres). Impossibilité de faire du sport, du yoga. Impossibilité totale d'accéder aux cours de dactylo, de couture... Aucun loisir. Pas de télé, pas de cinéma. SEULES. Bref, les relations humaines vitales à tout être humain,

aussi replié soit-il, réduites à moins que le minimum.

Alors, après avoir dégusté le colis familial des fêtes du jour de l'an, Agnès Béothy au bout d'un an et demi de ce régime a dit : NON. En avertissant la directrice par courrier, comme elle le fait régulièrement de façon peu amène chaque fois qu'elle conteste quelque chose, elle a entamé, le 18 janvier 1979, une grève de la faim illimitée.

«Pour expliquer mon jeune : raconter l'isolement».

«Cet isolement est aisément supportable quelques semaines ou quelques mois quand on dispose d'occupations personnelles absorbantes et même, pour moi, passionnantes - (Agnès peint et écrit depuis fort longtemps) - Il n'empêche. C'est du fascisme que de l'imposer ainsi et ne donner le choix qu'entre une collectivité pathologique et pathogène dans son resserrement ou un isolement complet pas éloigné de la privation sensorielle.

«J'exige quelques heures de réunions hebdomadaires entre isolées, et la promenade des fins de semaines en commun dans une grande cour herbue».

«J'exige que ces décisions ne soient pas limitées à ma personne, mais persistent à ma sortie de Rennes. Et que plus jamais ici une femme ne se retrouve confrontée à l'isolement que nous avons connu».

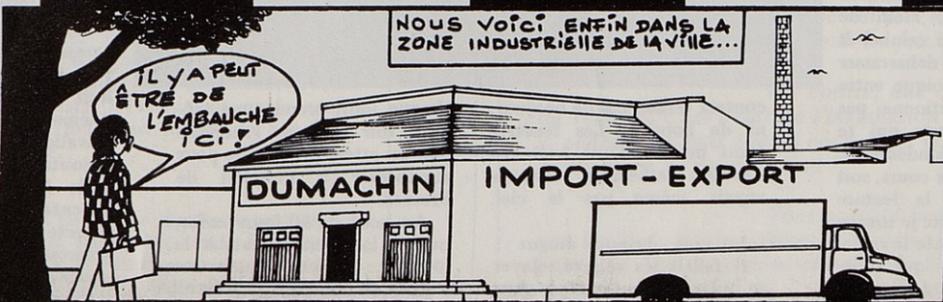
«Ce sera sans phrase la victoire ou la mort».

C.A.P., 10 avril 1979

isolement et prisons modèles

On me conduisit ensuite dans une cellule : après la porte, une grille dite «de force», faite de lamelles d'acier, larges de 5 cm. environ, entrecroisées. La grille est percée d'un guichet par où me seront passés les aliments. Le «mobilier» se décompose en un tabouret de bois, une petite table très crasseuse scellée au mur (environ 70 x 45 cm.), un lit, un placard d'acier, scellés au mur. Pas de fenêtre, un petit vasistas très haut placé, impossible à atteindre. Le plafond est donc très haut. La cellule est «grande» par comparaison aux dimensions habituelles des cellules des autres

maisons d'arrêt : peut-être 7,50 m. x 6 m. Il n'y a pas d'eau courante, un broc de plastique malpropre en contient, il est rempli tous les jours. Pas de toilette, un seau de plastique d'une saleté repoussante, je ne réussirai jamais à le nettoyer correctement. Le sol est dallé de grands carreaux usés. C'est une construction très ancienne, un ancien couvent, dont les murs sont particulièrement épais. Le silence est donc total, même dans la journée. Tous les mouvements bruyants paraissent très vite y résonner «anormalement». Je n'ai pas de montre, pas de transistor, pas de journaux, rien.



C'EST LA JOÏE...



LA GRANDE JOÏE...



EN FAILLITE

LA TRÈS GRANDE JOÏE!



Dessin extrait de l'Echo de Varcis

POUR ABOUTIR A QUOI ?

«Comment voulez-vous que moi qui ai toujours été mené à droite et à gauche, je puisse faire quelque chose seul ? On m'a placé chez diverses nourrices sans bon résultat, dans des Centres sans en obtenir de meilleurs, exception faite à Neufchâteau, mais dès que je me suis retrouvé seul, tout a craqué, tout d'abord parce que je revenais du régiment très affaibli et sans rien, mais absolument rien, et ensuite j'ai continué par dégoût et par vengeance.

Alors aujourd'hui que l'on sait cela, si l'on me laisse dans l'état où je suis, même que j'apprenne quelque chose, cela ne me servira à rien.

Dans mon dossier, il existe un rapport fait à l'âge de dix ans, dans lequel on constate des troubles nerveux et colériques, un niveau intellectuel inférieur à mon âge et l'absence de perversité. (Aujourd'hui, tout semble être le contraire, et ma vie même le prouve).

A quoi a servi ce rapport ? A me renvoyer dans un autre foyer où je ne suis pas resté plus qu'avant, pour finalement aboutir à quoi ? Alors qu'ils savaient ce qui n'allait pas en moi, pourquoi n'ont-ils rien fait ? Découvrir le mal n'est pas le soigner.

Si l'on fait la même erreur aujourd'hui, on obtiendra le même résultat, à cette différence près que je n'aurai plus dix ans, mais trente-six. La gravité des faits augmentant en proportion de l'âge, imaginez la suite !».

Cité par Simone Buffard (Le froid pénitentiaire)

